

*Claude Ollier*

# Préhistoire





# Préhistoire

## DU MÊME AUTEUR

### *Le Jeu d'enfant*

LA MISE EN SCÈNE (GF Flammarion).

LE MAINTIEN DE L'ORDRE (Flammarion).

ÉTÉ INDIEN (Flammarion).

L'ÉCHEC DE NOLAN (épuisé).

LA VIE SUR EPSILON (Flammarion).

ENIGMA (P.O.L).

OUR OU VINGT ANS APRÈS (P.O.L).

FUZZY SETS (P.O.L).

MARRAKCH MEDINE (Flammarion).

MON DOUBLE À MALACCA (Flammarion).

UNE HISTOIRE ILLISIBLE (Flammarion).

OBSCURATION (DÉCONNECTION) (P.O.L).

FEUILLETON (Julliard).

TRUQUAGE EN AMONT (Flammarion).

OUTBACK OU L'ARRIÈRE-MONDE (P.O.L).

ABERRATION (P.O.L).

MISSING (P.O.L).

WANDERLUST ET LES OXYCÈDRES (P.O.L).

PRÉHISTOIRE (P.O.L).

NAVETTES (Gallimard), *épuisé*.

NÉBULES (Flammarion).

SOUVENIRS ÉCRAN (Cahiers du Cinéma-Gallimard).

CITÉ DE MÉMOIRE, entretiens avec Alexis Pelletier (P.O.L).

CAHIERS D'ÉCOLIER (1950-1960) (Flammarion).

FABLES SOUS RÊVE (1960-1970) (Flammarion).

LES LIENS D'ESPACE (1970-1980) (Flammarion).

LA RELÈVE, dessins de Matta (*Insolations* n° 2, Fata Morgana).

RÉSEAU DE BLETS RHIZOMES, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).

LUBERON, gravures de Claude Garanjour (Manus Presse).

LES PREUVES ÉCRITES, estampes de René Bonargent (Indifférences).

L'AILLEURS LE SOIR, bois de Catherine Marchadour (Colorature).

MESURES DE NUIT, empreintes de Claude Garanjour (La Sétéree).

DU FOND DES ÂGES, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).

EPSILON, encres de Claude Garanjour.

LE SYCOMORE, collages de Claude Garanjour.

CAHIER AUSTRAL, encres de Claude Garanjour.

QUARTZ, gravures d'Éliane Kirscher.

Claude Ollier

# Préhistoire

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2001  
ISBN : 2-86744-821-2

Lumière

– le temps

On lutte ici.

Il y a le corps qui lutte avec le corps jumeau, le corps dont les yeux coulent dans la bouche, le corps aux prises avec le sexe délogé, le corps en butte à l'étiollement du souffle.

Chacun de son côté réglant l'affaire.

(Le corps aux prises avec la lumière.)

Un jour à peine pensé, clarté d'ouate à piéger entre paupières mi-closes tournées à l'opposé de la source.

Dissoute si affrontée, effacée, nulle.

À refaire.



On doute ici.

Doute l'oreille que le silence englué, la gorge que râpe la lame courbe, la tête aux prises avec le rêve ancien, le ventre en butte aux migrations du sang, le cœur épiant ses chamades.

Chacun dans sa partie doutant du corps entier.

(L'oreille aux prises avec la nuit.)

(Depuis longtemps, sans le savoir, cardiogramme plat, travail au noir.)

Corps d'aube étréci sans volume, recroquevillé frêle, où sont passés les autres corps ? Remembré prestement dans l'éveil, à la sauvette, tous sites de gêne et meurtre gommés au tableau. Une impression de perte : ça ne marchera jamais comme ça. Les corps à sommeil tronçonné hantent le lieu, vont le hanter encore.

Il se redresse engourdi, se redresse lentement, le remembré de fraîche date.

Chamelles, gazelles, souris d'automne, touffes piquantes dans les rides sèches qu'ordonne le vent.

Traces de temps nocturne, le chacal a rôdé, corps fauve capté sans odeur.

Le jour gagne sur les parois, bleuit. Du sable a coulé sous la porte, du sable est plaqué contre les carreaux, l'ouragan du sud a tracé sa voie. Quel lourd sommeil, mon Dieu, rien de troublant comme ce sommeil !

Jambes sauvées, faibles, nouées un peu. Il se lève et voit sa couche où du sable bleuit aussi, du sable gris, comme retombé.

Voit sa peau bleue, des granules brillent, il frotte sa peau, frotte cette brillance de peau.

Frotte les granules sur sa chemise, sur ses sourcils, ses cheveux.

Regarde les murs et leur occupation rapide par la clarté bleutée, regarde le plafond, des débris de plâtre sont tombés du plafond, étoilés, détachés, débris tombés cette nuit – quelle nuit ?

(Le corps pris dans la nuit, si longtemps œuvrant, travail...)

On dirait que la lumière s'est introduite en force, ce n'est pourtant que l'aurore, son cours progressif, sa montée ocre sur la terre.

Levé donc, genoux ankylosés, chevilles, s'appuie contre le mur et remue les jambes une à une, les plie aux mouvements premiers, elles sont là pour porter, soutenir, véhiculer le corps remembré, elles sont parties de ce corps aussi bien, raccordées, réajustées en bout de course.

Amaigries, chair blanche tavelée, poilue, très molle.

Nuque rétive, un nerf malin contraint le déroulement du regard. Mais il y a peu à voir ici : la couche, la table basse, le tabouret, le coffre.

Le coffre aux couleurs vives dans le tracé du doigt sous la taie de sable.

Le premier rayon le frappe.

Le premier bruit.

Piailllements, concert, les oiseaux par les taillis alentour, moineaux multipliés en bandes piaillant à la lumière.

(Un autre bruit, un bruit de langue, zurzur, murmure loin en amont, le long sommeil.)

Il, l'éveillé, fait face au jour, à cette quantité de lumière, crépuscule du matin mué en afflux vainqueur.

L'idée traverse l'esprit, perce le neurone sensible à ce genre d'idée, un souffle, trace gardée, transit perdu dans l'infime fraction de temps. Quelle idée ?

Il, l'éveillé, fait face à la porte, ramasse ses sandales, les secoue, poussière de sable sur le rai de clarté hachant les planches de la porte.

Fixe ses sandales, inscrit le geste dans le lieu, l'arme lentement de liens. Le lieu en soi n'a pas de liens, le lien est un rapport, une relation, une création si l'on veut.

Un art de vivre.

Un art que de créer ou révéler ou déchiffrer, sentir, sentir et dire  
le senti, le perçu, sentir et dire ensemble.

Écrire un monde.

Le monde à cet instant se résume à la cabane et son entour.

Et au piaillage dehors des moineaux qui ne cesse, font fête au  
soleil, espéraient depuis quand le soleil ?

Targette rouillée, se bloque, il faut forcer pour la tirer et déga-  
ger le panneau de bois, soulever le panneau de bois qui frotte  
sur les cailloux, des deux mains soulever, forcer sur les poignets,  
tirer, la porte racle, s'écarte du chambranle, repousse les gra-  
nules accumulés, balaie en forçant le lit bleui.

Lumière vive plein corps, recul. Il pose le pied sur le seuil.

A eu beau fermer les yeux, ses paupières se sont faites transparentes à un moment donné, mais cette transparence ne livrait pas de forme, transparence en soi ne révélant rien du monde, seule la chaleur, éblouissement en soi n'évoquant rien du dehors, seul le vide.

A-t-il eu le temps de penser.

Puis il a mis les mains devant ses yeux, bien appliquées, les a soulevées de bas en haut, précautionneusement, a remonté lentement, a ainsi vu, successivement : la dalle de grès rose marquant le seuil, une surface bosselée de terre meuble et de cailloux, des touffes d'une herbe jaunasse, desséchée, plusieurs pieds d'une sorte d'oseille aux feuilles rongées par les pucerons, un amas de gravats, des éclats de tuile rouge et l'amorce d'un arc de cercle sableux que le vent dominant a édifié sur le chemin d'accès à la cabane, le coupant de biais.

Interférant de biais sur le chemin de la cabane.

Mais le barrage de lumière ne peut être vaincu d'un coup. Le présomptueux se recule, rabat le panneau de bois.

L'accoutumance se ferait mieux par le canal de la fenêtre. S'approche de la fenêtre, y hasarde les yeux : le sable répandu par giclées sur les vitres et les toiles d'araignée dans les angles

rendent indistincte toute chose du dehors, moins aveuglante certes, indistincte.

Paysage flou, irrégulièrement brouillé, taché, inassimilable.

Alors, dos à la fenêtre, il écarte d'une main progressivement la porte et tourne la tête en même temps jusqu'à cerner du regard tout le spectacle visible du seuil de la cabane, et puis : attendre là, attendre que le contact entre œil et monde extérieur soit passivement établi.

Sans douleur donc, sans onde de choc sur la rétine.

Au bout d'un certain temps, le nerf trop sollicité de prime abord se détend et l'homme debout sur le seuil, yeux grands ouverts, voit tout clairement devant lui, sans plus de souffrance, sans problème.

Voit le sanctuaire.

Se souvenait du sanctuaire ? Se souvenait du mot.

Réentend le mot à son oreille et le mot érige un pan de pierres blondes.

Dresse un pan de pierres blondes entre son œil et ce qui vaut au loin comme arrière-plan de ciel et de collines.

Ou comme toile peinte de ciel et nuages et dunes, un décor, sanctuaire en trompe-l'œil au premier plan.

Pour accéder au sanctuaire, il faut suivre le chemin de caillasse et de touffes d'herbe jaunie que le vent de sable a barré de biais.

Il, le tout à fait éveillé maintenant, sur le seuil encore, mesure le rapport entre l'engourdissement de son corps et un certain aspect désolé des lieux.

Ce rapport est accablant.

(Mais il vient de si loin, en a vu d'autres.)

(Vient d'où ?)

Pantalons genoux râpés, chemise col élimé, sandales aux lanières sur le point de se rompre, il reste là ferme, peu impressionnable,



silhouette de pèlerin entraîné, endurci peut-être, tout entier livré à une évaluation correcte des données de la situation.

Il a perdu son chapeau.

Le soleil tape, très haut dans le ciel, comme si quelques minutes seulement s'étaient intercalées entre l'aube et le midi du jour.

Comme si l'aube avait point au zénith aujourd'hui.

Ou comme si l'astre avait repris sa course à l'endroit exact où cette dernière aurait été interrompue la veille.

Ou l'avant-veille.

Ou Dieu sait quand.

Il juge à bon droit la situation incompréhensible.

À moins qu'il ne se soit rendormi entre l'aube et midi.

Le sanctuaire se dresse toujours en plein soleil à vingt mètres de là, adjoint à la cabane.

C'est l'inverse : la cabane est ce petit édicule adjoint ici au sanctuaire.

L'édicule est ce petit édifice servant d'abri, voire de demeure, au gardien.

(Où a-t-il entendu cela, quand a-t-il entendu cela, qu'il réentend soudain, de quel lointain ?)

Le gardien, c'est lui, l'éveillé ou rendormi de fraîche date ?

Cette suite d'énoncés le fait progresser un peu, il y voit plus clair à présent.

Moins trouble.

Le gardien du sanctuaire – c'est lui – se retrouve dans la cabane sans pouvoir se rappeler quand il a tourné les talons. Il cherche de l'eau.

La cruche est vide ou presque. Quelques gouttes à boire, eau tiède, saumâtre, mais c'est tout ce qu'il y a.

Et rien à manger. Des figues avariées dans l'angle derrière la cruche et un reste de galette dur comme pierre.

Avait-il prévu de repartir sitôt levé, de reprendre si tôt la route, laissant l'édifice au prochain gardien ?

Au prochain voyageur repassant ses traces comme lui-même a repassé les traces du précédent gardien tout au long de la route ?

Tout au long depuis le point de départ ?

Des mots en série ou suite, formant système pense-t-il, perçus comme simultanément, imposant plus que suggérant un texte, une histoire, un passé, un pan d'histoire.

Il les reçoit telle une énigme, bloc nébuleux, échancré de jours par lesquels la vérité se glisserait lentement dans le soupçon qu'elle est bien loin de percer encore.

Gardien ou voyageur, dernier gardien, traces à repérer dans les ornières.

Aucun souvenir du point de départ.

Le gardien a pour charge d'entretenir le sanctuaire, le réparer, nettoyer, laisser en bon état.

Déblayer le chemin d'accès, arracher les mauvaises herbes, débusquer les scorpions de sous les pierres.

Entretenir la cabane aussi, cela va de soi, la balayer, réparer, etc.

Des mots en réserve, lancés en l'air, trouvant provisoirement leur point de chute.

Le gardien – tout voyageur passant par là devient gardien par le fait même, entre dans la cabane, est institué gardien, ne peut passer son chemin – demeure un temps plus ou moins long sur place, honorant le lieu saint.

Il loge dans l'édicule, jouit de l'eau, des galettes d'orge, des figues.

Des dattes parfois aussi, cela dépend.

Voire d'un mélange de miel et d'herbe, ou de beurre rance et d'herbe, selon la saison.

Il est recommandé à tout gardien de ne pas abuser du mélange de miel et d'herbe, ou de beurre et d'herbe, quelle que soit la saison.

Achévé d'imprimer en mars 2001  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1727  
N° d'imprimeur : 010641  
Dépôt légal : mars 2001

*Imprimé en France*



Claude Ollier  
**Préhistoire**

Cette édition électronique du livre  
*Préhistoire* de CLAUDE OLLIER  
a été réalisée le 23 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2001  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867448218 - Numéro d'édition : 2507).  
Code Sodis : N46629 - ISBN : 9782818011652  
Numéro d'édition : 230976.